

## Beethoven tel qu'il fut...

De loin, ce garçon ne paraît pas très beau : il est assez petit et voûté. Son visage est rond, rougeâtre et peut parfois paraître noirâtre car il est rarement rasé de près. Sa maladresse est telle qu'en effet, s'il se rase, c'est au prix de multiples balafres qui croisent le fer avec de nombreuses traces de petite vérole.

Sa mise se veut élégante, trop élégante mais maladroite. Son désir le plus cher serait de ressembler à ces gentilshommes français qui ont « le chic » naturellement et dansent avec tant de grâce le menuet. Hélas on subodore chez lui un certain laisser-aller il est vrai à la mode alors chez les intellectuels. Il s'emporte facilement, ce qui est fort mal vu, et en plus, en dialecte ! Il parle décidément trop fort et a du mal à garder son calme même avec les puissants. Peut-être ressent-il très tôt les premiers symptômes d'une surdité dont l'alcoolémie de son père est certainement à l'origine. *« Courage !... Malgré toutes les défaillances du corps, mon génie triomphera... 25 ans ! Les voici venus ! Je les ai§... Il faut que, cette année même, l'homme se révèle tout entier ! »*

Cependant, de ce tableau peu avenant, on pourrait en déduire que Beethoven est seul, délaissé. Certes, la solitude viendra, mais plus tard, lorsqu'il n'entendra strictement plus rien et devra correspondre par carnets de conversation. Pour le moment, il est au contraire très recherché car son rayonnement fascine, surtout la gent féminine, qui est attirée par cet homme si singulier, étrange, colérique, imprévisible, mais dont jaillissent les flammes d'un volcan, ce regard qui foudroie violemment ou bien séduit, envoûte même. De sa conversation émane une générosité humaine peu commune, une foi dans la création et l'être humain, en dépit des malheurs qui assaillent de plus en plus cet homme sûr de son génie, certain que seul l'art sauve le monde.

*« Depuis mon enfance, mon plus grand bonheur et ma satisfaction ont été de pouvoir agir pour les autres ».*

Presque vauté sur son clavier, il impose naturellement un total silence à son public stupéfait. Rien ne semble pouvoir arrêter cette énergie dévastatrice. Ses mains se jettent sur les touches, elles ne paraissent pas les enfoncer : il ne s'interdit pas des fausses notes, c'est la rançon du risque ! Seule compte l'émotion qu'il va produire. Il crée d'ineffables mélodies parfois interrompues par des fortissimos, des pianissimos ou des sforzandos imprévus. Son public est pétrifié par cette virtuosité transcendante, encore jamais vue, sinon surnaturelle. On a peur de son jeu, on le prend lui-même pour un fou : on n'a jamais écrit une musique aussi transgressive, on ne la comprend pas ! Même ses plus proches amis, comme le bon Schuppanzigh, qu'il surnomme « Milord Falstaff », violoniste infatigable créateur de ses quatuors, doute ; cette musique est trop difficile à interpréter, trop complexe et incohérente. *« Croyez-vous que je pense à vos misérables cordes quand l'esprit me parle ? » lui répond-il.*

Cependant, Beethoven percevra de moins en moins les sons de son piano. Personne n'aura l'outrecuidance de se moquer ou de lui adresser la moindre remarque, même lorsqu'il sera incapable de jouer avec un orchestre, étant complètement décalé... On a le plus grand respect pour lui, on le considère comme le plus grand génie du temps.

Il sera la grande vedette internationale du Congrès de Vienne, qui scelle la défaite de celui qu'il avait autrefois soutenu. Tous les grands du monde voudront l'honorer et quitter la capitale muni d'un propos définitif du maître. Il pourra bien en effet parler, mais pas répondre, ou imparfaitement. Son infirmité va peu à peu l'enfermer en lui-même. Parfois, le désespoir prendra le dessus, qu'il traduira dans certaines pièces. Mais très vite, la foi qu'il a dans son génie propre l'aidera à dépasser sa triste condition et c'est alors qu'il sera le plus affligé qu'il écrira les mouvements les plus légers et gais, comme un exutoire. Il ne vivra plus que pour la création, certain que ses œuvres seront reconnues bien plus tard.

Les quatuors, seize plus un (la grande fugue) sont un peu comme le « Graal » de la musique classique, aux côtés du « Clavier bien tempéré » de Bach, des sommes de tout ce qui a été composé

jusqu'à leur époque non dans le but encyclopédique de clore un moment de l'histoire de la musique, mais au contraire pour ouvrir des portes au modernisme.

On considère qu'il y a trois différentes époques de leur composition :

- 1) Les six quatuors op 18, de 1798 à 1800, encore très « classiques », influencés par Haydn et Mozart
- 2) Les quatuors de la maturité : op 59, (Razumovsky) 74, 95 de 1806 à 1810
- 3) Les « derniers » quatuors, op 127, 130, 131, 132, 133, (Grande Fugue) 135, de 1824 à 1826.

Nous avons choisi de faire entendre dans chaque concert de notre intégrale un quatuor de chaque époque afin de mesurer l'évolution du compositeur.